

Une mère

La fin de la nouvelle

Cette année-là, le petit François Ducros remporta tous les premiers prix de sa classe. Mais ni sa maman ni sa sœur n'assistèrent à la distribution, parce que leurs toilettes étaient trop fanées¹.

M. Princet aperçut de sa fenêtre l'enfant qui revenait, seul, avec
5 un air de condamné, malgré ses livres et ses couronnes. Le propriétaire sortit au-devant de lui, pour lui crier : « Bravo ! » Mais, comme il le guettait dans l'escalier, il vit avec stupeur que le petit garçon s'était assis au milieu de l'étage, sur une des marches, et sanglotait, le front dans ses mains. Ses grosses larmes roulaient sur l'or des reliures et sur le
10 luisant des feuillages en papier.

« François ! »

L'enfant eut un soubresaut et se leva, comme pris en faute.

« Entre donc un instant, mon petit ami. Voyons, qu'est-ce que c'est ? Tu as du chagrin ?...

15 – Oh ! s'écria-t-il, monsieur... je vous en supplie, ne le dites pas à maman !

– Quoi donc ?

– Que j'ai pleuré... Ah ! je sais bien que c'est mal, que c'est lâche... Mais je n'en pouvais plus ! Je me suis retenu là-bas... Et je me retiendrai
20 là-haut, devant Suzanne, devant mère...

– Mais pourquoi pleurer, mon pauvre enfant ?

– Ah ! monsieur, je ne retournerai jamais au lycée !... Je vais entrer chez monsieur Calmon... comme apprenti...

– Est-ce possible ?... Ta mère ?...

25 – Ma mère a fait tout ce qu'elle a pu. Mais c'est fini, bien fini...
Encore hier, il est venu des gens qui ont menacé de saisir nos meubles...
Ils ont fait peur à Suzanne, qui s'est réveillée plusieurs fois cette nuit,
en criant. Je ne devrais pas vous dire cela. Mais nous sommes bien
malheureux ! »

30 M. Princet attira le petit garçon, l'embrassa et lui dit :
« Ne pleure plus, mon enfant. Monte auprès de ta mère... Elle sait
que je peux tout arranger. Elle ne veut pas, parce qu'elle est fière. C'est
une très noble femme. Cependant, dis-lui que je l'attends toujours, que
je suis toujours le même, et qu'elle n'a qu'un mot à dire... Si elle consent
35 à venir s'entendre avec moi, nous aviserons à ce que tu rentres au lycée
en octobre. »

François monta en quelques bonds, radieux, consolé. Il fit la
commission de M. Princet. Comment douter que sa chère maman
consentît à les sauver par une aussi simple démarche ?

40 « Oh ! tu iras, dis, maman ! Il avait l'air si bon, si gentil !... Et il
promet de tout arranger, maman ! Regarde mes prix²... Si tu le veux bien,
j'en aurai encore plus l'année prochaine !... Je t'en supplie, petite
mère !... »

Le soir, à huit heures et demie, quand les enfants furent couchés,
45 Hélène Ducros descendit pour parler à M. Princet. Elle ne remonta qu'à
onze heures. Lorsqu'elle rentra, elle ouvrit un portefeuille, y prit un
papier, et le déchira. C'était l'acceptation du congé. Puis elle entra dans
sa chambre, qui était celle des deux petits.

Chacun dans son lit de fer étroit, François et Suzanne dormaient.
50 Hélène s'approcha d'abord de son fils... Celui-là, il irait au lycée... Il serait
UN HOMME... Elle se détourna... et, pour la première fois depuis qu'il
était au monde, elle ne se pencha pas pour baiser ses yeux clos. Mais
quand elle fut près de Suzanne, une pitié immense, une infinie douleur,
la fit s'effondrer à genoux. La fillette sommeillait, toute rose de chaleur

55 dans l'éparpillement blond de ses cheveux. Un souffle égal et doux sortait de ses fraîches lèvres entrouvertes. Sa menotte³ blanche pendait en dehors, par-dessus la galerie⁴ de sa couchette.

La mère inclina son visage vers cette petite main, et pendant longtemps, longtemps, elle la couvrit de baisers et de larmes.

1. Leurs toilettes étaient trop fanées : leurs vêtements avaient perdu leur éclat, ils étaient trop vieux et abîmés.

2. Mes prix : mes récompenses.

3. Sa menotte : sa petite main.

4. La galerie : le bord.